

FEUILLETON

Au-dessus de l'Abîme

T. H. BENTZON

(Suite)

C'était au nom de la justice et du progrès qu'elle avait autrefois pris fait et cause pour le maître d'école anticlérical contre des voisins de campagne dont les parchemins authentiques narguaient parfois la généalogie douteuse des Fierbois, — vengeance et libéralisme combinés! N'était-il pas odieux qu'on fit du pauvre Desprez un suppôt de Satan, parce que, dans la campagne que le gouvernement républicain commençait contre l'enseignement catholique, il avait combattu par ordre, à son rang?

Madame de Fierbois, qui repoussait les dogmes malgré son respect pour la Bible, entreprit de prouver avec éloquence qu'en Amérique on est très suffisamment religieux sans que l'école s'en mêle. Elle ne réussit qu'à donner une preuve nouvelle de ce que quelques-uns appelaient son yankéisme et son extravagance. La noblesse rétrograde des environs de Fierbois lui étaient médiocrement favorable. Elle se rattrapait à Paris, où les dîners et de belles fêtes prônées par les journaux suffisaient à établir la renommée d'une maîtresse de maison accomplie, grande dame si bon lui semble. Pour tous ceux qui la connaissaient bien, elle était en outre ce que l'on est convenu d'appeler la meilleure des femmes, généreuse, spontanée, toujours prête à rendre service. Et c'était sous cet aspect qu'elle avait jadis pris le cœur de la pauvre fille qui, révoltée un instant, aujourd'hui vaincue, jetait vers elle, à la veille de vacances chèrement gagnées, le cri mélancolique: "Je suis seule... si seule!"

II

Madame de Fierbois entra triomphalement dans le salon de son amie, madame d'Angenne:

— L'oiseau rare est trouvé! J'ai votre affaire!

Au son de cette voix qui, après vingt années d'acclimatation à Paris, gardait encore un accent nasal très caractéristique, le baron d'Angenne jeta le journal qu'il lisait et, avec sa courtoisie coutumière qui fleurait l'ancien régime, se précipita au-devant de la visiteuse. La baronne, étendue sur une chaise longue, leva les mains au ciel:

— Si c'est vrai, vous me sauvez la vie!

— J'ai votre affaire beaucoup mieux que nous pouvions l'espérer, répéta madame de Fierbois, car il est rare qu'avec autant de brevets un professeur daigne consacrer ses talents à une seule élève.

— Un professeur! Mais nous n'avons pas besoin de cela! s'écrièrent simultanément les deux époux. Ce ne sont point des études qu'il faut à Colette.

— Oui, je sais, vous ne demandez qu'une bergère attentive pour conduire d'une main discrète cet agneau enragé. Mais il n'y a pas d'inconvénient à ce que la bergère sache entretenir l'agneau de choses sérieuses.

— Certes, dit avec inquiétude madame d'Angenne, nous ne voudrions pas d'une évaporée, mais Colette, de son côté, n'accepterait pas une pédante. Avant tout, votre candidate est-elle de santé robuste?... Pour suivre Colette, c'est une première condition: le tennis, le golf, la bicyclette... Ah! ma chère, nos mères se plaignaient de la fatigue qu'elles trou-

vaient à mener leurs filles dans le monde: elles ne connaissaient pas les sports, les rendez-vous entre camarades sur tous les terrains où il y a une balle à lancer, un maillet à brandir, la rage de toutes ces petites pour les exercices au grand air qui n'étaient même pas de mode chez les garçons!

— Et c'était dommage, déclara madame de Fierbois, puisque ces exercices-là produisent la vigueur physique et morale. Grâce à eux, Colette sera plus solide que sa mère, car je vous ai toujours connu, chère belle, une petite santé.

Madame de Fierbois était vigoureusement charpentée, pour sa part, n'ayant pas seulement hérité des millions d'Isaac Baumann, — émigré des bords de l'Elbe dans la Prairie du Nouveau-Monde où l'avait enrichi l'élevage du bétail, — elle avait aussi ses poignets osseux, ses pieds massifs, l'énergie un peu lourde de sa physionomie, accentuée plutôt qu'affaiblie par les ans.

— Fort bien, répliqua la baronne avec un soupçon d'aigreur. Voyons votre oiseau rare, chère amie. Vous avez bien été pour quelque chose dans les goûts que Colette pousse à l'excès selon moi! La conquête de nos filles est faite par la colonie américaine qui s'efforce de transformer ici les mœurs en général. Il est donc juste que vous nous veniez en aide dans une période de transition.

— Qui ne fait pas le bonheur des parents! insinua mélancoliquement M. d'Angenne. Je n'ai pas à vous apprendre que Colette sait bien ce qu'elle veut.

— Fort heureusement! Souhaiteriez-vous donc d'éterniser l'espèce des demoiselles qui n'ont de volonté que celle des autres?

— C'était beaucoup plus commode, soupira madame d'Angenne. Depuis le départ de notre pauvre vieille Fraülein, qui a demandé sa retraite en se déclarant fourbue, il a été impossible de faire agréer à Colette aucune promeneuse qui nous convînt à son père et à moi. Je doute fort que vous réussissiez mieux que nous.